



## RÉFÉRENCES

- [1] Pontalis JB. Traversée des ombres. Paris: Gallimard; 2003. p. 41.
- [2] Lebovici S. La mort chez l'enfant. Point de vue d'un pédopsychiatre. Paris: Association française pour le Murs; 1992.
- [3] Debarre J, Pubert M. Les suicides et les tentatives de suicide en Deux-Sèvres. Rapport de l'observatoire régional de la santé Poitou-Charentes. 2016. [www.ors-na.org/publications/les-suicides-et-les-tentatives-de-suicide-en-deux-sevres/](http://www.ors-na.org/publications/les-suicides-et-les-tentatives-de-suicide-en-deux-sevres/).
- [4] Stern DN. Journal d'un bébé. Paris: Odile Jacob; 2004.
- [5] Ariès P. L'homme devant la mort. Paris: Seuil; 1977.
- [6] De Hennezel M. La mort intime. Paris: Pocket; 2006.
- [7] Chiche S. Comment parler de la mort avec un enfant? Le Cercle Psy 2015;(17):56-9.

## POUR EN SAVOIR PLUS

- Baudry P. La place des morts. Enjeux et rites. Paris: L'Harmattan; 2006.

à ce moment qui va s'avérer très important pour la construction du deuil. Ce sont les parents de l'enfant qui annoncent le décès. Cela se fait plutôt de façon orale, par la parole. On annonce les faits, les sentiments, les pensées sur l'avenir et les conséquences du décès. Les parents questionnés pensent qu'il est préférable de dire tout de suite l'information juste à l'enfant. Pour une fratrie, l'annonce est faite collectivement.

### Comment parler de la mort à un enfant ?

La règle semble l'honnêteté : on ne dit pas à un enfant qu'on ne mourra pas ; nous allons tous mourir, mais pas tout de suite. L'exemple de parents qui souhaitent ne rien dire, avec comme argument de vouloir protéger l'enfant, reste assez courant.

### Que faire, que dire ?

La grande majorité des personnes interrogées utilisent un vocabulaire sans ambiguïté : « *Il est mort* » plutôt qu'« *il est parti* ». Ils valident l'émotion des enfants en mettant des mots. Un père utilise souvent le thème du voyage et comme il a beaucoup lu les bandes dessinées sur les Indiens d'Amérique, il parle souvent de « *galop dans les prairies célestes de Manitou* ». Une maman emploie « *est parti se reposer* », « *il nous voit du ciel* ». Pour presque la moitié des réponses, il est important de nommer l'émotion que l'enfant est en train de ressentir, même si elle n'est pas flagrante ou masquée. Un papa nous explique que chaque culture a sa vérité. Dans la sienne, au Burkina Faso, il a souvent vu les femmes comme les hommes exprimer leur douleur. Et il est bien que les enfants sachent que cela est normal. Protéger l'enfant en retenant son émotion, ses larmes, semble produire chez lui une réaction inverse à ce que l'on souhaite : le deuil ne s'exprime pas, ne se partage pas.

### Peut-on parler (après le décès) avec l'enfant de la personne décédée ?

La réponse est unanime pour toutes les familles interrogées, quelle que soit leur culture : elles s'accordent et pensent que cela est vraiment nécessaire, voire primordial, sauf si l'enfant ne le souhaite pas tout de suite. Alors elles recommandent d'agir en douceur.

### La gêne des adultes par rapport aux questions sur la mort

La plupart des adultes interrogés se souviennent d'avoir éprouvé une gêne ou une difficulté pour

répondre à l'enfant. Ses questions directes débilitent, surtout celles sur ce qui peut se passer après la mort. Chaque parent va expliquer à sa manière ce en quoi il croit, et toutes les croyances sont respectables. Chaque culture, chaque religion va fournir son explication. À l'évidence cela suppose que l'adulte soit au clair en lui-même avec ces questions et la mort. Cela va forger une identité, une cohésion familiale. Nous sommes là dans des phénomènes de transmission, et cela rassure l'enfant. Il n'est pas obligatoire de dire qu'une vie existe après la mort si on ne le croit pas, mais bien sûr on peut expliquer : « *Ton père est enterré, sa vie est terminée.* »

La ou les principales difficultés rencontrées semblent concerner les tentatives de limiter la réaction d'angoisse provoquée chez l'enfant et de faire face à la détresse engendrée par la réponse donnée par le parent. Une maman, dont le mari est décédé, a indiqué que le plus difficile était de gérer sa propre tristesse et celle des enfants. Répondre aux questions n'est pas une gêne, bien au contraire ; la peur qu'ils oublient le défunt l'est souvent bien plus.

### Où va-t-on quand on est mort ?

Pour une majorité, la réponse correspond à leur croyance religieuse et l'idée qu'il existe un après, que l'on se retrouve avec ceux que l'on aime et qui se sont bien conduits dans cette vie (ceux qui se sont mal conduits iraient en enfer, pour les catholiques et les protestants). Une autre réponse pourrait être de dire que personne n'en sait rien. Mais dire à l'enfant qu'il ne se passe rien après la mort peut être très angoissant. Expliquer à l'enfant que les gens ont leurs croyances va permettre au parent de donner son propre point de vue.

### L'enfant peut-il voir le corps ou participer aux obsèques ?

De nombreux parents se demandent s'il faut emmener les enfants à un enterrement. Contrairement à ce que nous présumons, toutes les réactions sont positives et tout le monde accepte que l'enfant désire voir le corps de la personne décédée ou assister aux obsèques. Pour les parents issus d'une société traditionnelle, d'emblée, la présence de personnes plus ou moins importantes au sein de cette société (le chef de tribu, le prêtre, etc.) est là pour contrebalancer l'expression émotionnelle. La cérémonie semble jouer un rôle essentiel dans le travail progressif de deuil. Une maman explique

## Soins en situation transculturelle

qu'avant de proposer à son enfant de voir le défunt, elle l'a préparé, lui a décrit la scène au préalable et que cela a eu un effet bénéfique sur l'enfant.

### Vivre en France, lorsque l'on est issu d'une autre culture, change-t-il les comportements ?

Une majorité de personnes répondent que cela change peu de choses pour eux. Pour l'un des pères interrogés, la distance de la migration semble avoir forcément eu un peu d'influence sur son comportement. Mais fondamentalement, « *on reste l'enfant de sa culture. Un long séjour dans l'eau ne transformera jamais un bois mort en crocodile...* », commente-t-il. Nous avons pu constater que même si les parents perçoivent le caractère culturel des pratiques et rituels autour de la mort, cela n'exclut pas la possibilité de porter un regard critique sur ceux-ci, ni de les modifier. Tout l'enjeu est de savoir comment ne pas trahir qui l'on est, tout en ne se mettant pas à la marge du pays où l'on vit désormais. Cette question semble bien transculturelle.

## DISCUSSION

### La question du deuil et du temps

Dans les questionnaires recueillis est évoquée à plusieurs reprises l'importance de la question du temps et de la possibilité de se préparer à la mort. Lorsqu'il s'agit d'une longue maladie, le deuil peut se préparer à l'avance pour les proches. De plus, les raisons du décès sont évidentes : la maladie en est responsable. Lorsqu'il s'agit d'un suicide, cet événement a soudain un pouvoir beaucoup plus destructeur chez les proches, justement parce que le traumatisme est soudain et non préparé. Cela peut conduire à des réactions de déni. Le deuil après un suicide est souvent doublé chez les proches de sentiments allant de la compassion à une grande colère face à cet acte. Et évidemment, la culpabilité est au premier rang. Le suicide laisse un grand désarroi chez les proches car, pour eux, aucune explication n'existe et l'impression de « *n'avoir rien vu, rien pu faire* », comme en témoigne le rapport de l'observatoire régional de la santé Poitou-Charente, en 2016 [3]. Toujours dans ce rapport, dans le département des Deux-Sèvres, il faudrait conseiller systématiquement un suivi psychologique aux endeuillés par un suicide, afin d'éviter quelques années plus tard que d'autres drames ne se reproduisent.

### Une prise en compte de l'enfant

Quelle que soit la culture, le jeune enfant est maintenant considéré comme une personne à qui l'adulte peut se confier. Dans ce questionnaire, certes limité à quelques familles, tout le monde aborde le sujet de la mort avec les jeunes enfants et personne ne s'appuie sur l'argument qu'ils sont trop petits. Bien sûr, on pourrait trouver des résultats différents si l'étude avait été faite à plus grande échelle. Et puis, tout dire à l'enfant est bien sûr illusoire. Il est en effet utopique de penser que l'enfant va tout comprendre comme un adulte. Mais il est toutefois sensible au langage du corps depuis sa naissance et même avant.

Sa prise en compte comme un véritable interlocuteur doué d'une pensée permet peut-être que le discours des parents soit perçu comme une information juste et humaine. La vie psychique de l'enfant est réelle et il semble que l'on ait désormais enfin de la considération pour elle. La situation d'une petite fille de quelques jours, née très prématurée, illustre cette réflexion. Son état neurologique et cérébral fait qu'elle a peu de chance de survie ou avec de graves séquelles et handicaps psychomoteurs. Les propos de sa mère, penchée sur la couveuse, nous ont interpellés : « *Tu sais, je ne veux pas d'enfant handicapé chez moi ; tu sais, il ne faut pas que tu t'accroches...* » Bien sûr, on pourrait évoquer la coïncidence, mais le lendemain matin, le bébé était mort. Était-ce le hasard ou avait-elle compris ce que l'on attendait d'elle ? Qu'avait-elle perçu ? Le *weatherscape* dont parle Daniel Stern [4], cette ambiance perçue dès le plus jeune âge par l'enfant ? Les enfants éprouveraient dans leur corps, au fondement même de leur sensibilité naissante, tout ce qui se trame dans la famille. Cette histoire interroge sur ce qu'un jeune enfant peut savoir de la mort ou sur le point de vue des adultes quant à sa capacité à donner du sens au réel.

### La parole toujours difficile autour de la mort

Le sujet de la mort constitue en lui-même un frein lors d'une discussion et limite le nombre potentiel de réponses. S'il a toujours été difficile d'en parler, il semble que notre siècle y soit encore plus rétif que les précédents, tout au moins dans nos sociétés occidentales. Dans un ouvrage publié en 1977 [5], Philippe Ariès avait déjà souligné comment les sociétés occidentales modernes étaient démunies et dépourvues face à l'expérience sociale de la mort et du deuil ; et comment, aussi, avec la médicalisation de la

mort, nous avons été dépossédés de l'accompagnement du corps du défunt.

En cinquante ans, les attitudes et comportements face à la mort semblent avoir bien changé. Dans les années 1960, lorsque l'on mourait au domicile, entouré de sa famille, cela faisait partie de la vie, du quotidien. Et la mort était plus visible pour les autres. Mais elle semble avoir quitté l'espace public au profit de l'individualisme. La communauté, écrit Philippe Ariès, « *au sens ancien du terme, [...] n'existait plus, remplacée par un immense agglomérat d'individus atomisés* ». D'ailleurs, Marie de Hennezel [6] note que beaucoup d'entre nous ont une peur irrationnelle de prononcer le mot "mort", « *comme s'ils allaient attraper la mort de la même manière que l'on attraperait la grippe* ».

### Annoncer malgré tout

L'annonce de la mort d'un proche à un enfant ou à un adulte est une situation que rencontrent souvent les personnes qui sont officiellement chargées de le faire. Il s'agit d'un sujet grave qui ne fait pas l'objet d'une marche à suivre précise. Pourtant, il s'imisce dans les vies des professionnels soignants ou funéraires et des élus, mais bien souvent aussi dans la vie de tous, lorsque nous devons transmettre une information grave à des proches. Les conditions de révélation devraient faire l'objet d'un enseignement, d'une véritable formation, afin de limiter au maximum les effets catastrophiques et traumatiques de la mauvaise nouvelle. Il semble que certains adultes, démunis face à la question d'un tout-petit sur la mort, lui mentent pour, pensent-ils, le protéger [7]. Les conséquences sont parfois différentes. Nous pensons à cette fillette de 7 ans à qui on avait expliqué que Mamie était partie au ciel et qui, à l'occasion d'un voyage en avion, s'est placée volontairement devant un hublot espérant voir sa grand-mère dans le ciel. Et *quid* du traumatisme, de la souffrance, de la sidération psychique de cet autre enfant qui a appris par ses camarades d'école en cours élémentaire 2<sup>e</sup> année (CE2) la mort par suicide de son père, alors qu'on lui avait dit qu'il était parti à l'étranger pour son travail? Cela semble pourvoyeur de blocages. Il est même fort probable que, n'ayant aucune explication valable de la part des adultes, l'enfant soit finalement poussé à culpabiliser ou même à s'accuser d'être le responsable de la mort de son père.

Que dire à un enfant en cas de suicide d'un proche? La divulgation de la nouvelle, la vérité dite à l'enfant, en employant des mots simples,

### Points à retenir

- Il semble primordial de parler de la mort à l'enfant, même très jeune, d'utiliser des mots simples qu'il peut comprendre. Mais comment leur parler de quelque chose qui nous fait peur?
- Quel que soit le modèle culturel, le jeune enfant est enfin reconnu comme un interlocuteur à part entière.
- La mort provoque l'expérience individuelle et collective, donc sollicite notre culture. Fort de sa richesse et de sa diversité, et des migrations, nous pouvons enrichir notre manière de nous adresser au jeune enfant et d'appréhender ce moment si particulier.

à sa portée, et la participation du groupe semble le meilleur moyen de permettre à l'endeuillé, aussi jeune soit-il, d'avancer dans ses étapes du deuil.

### Le devenir du récit autour de la mort dans la migration

Il serait intéressant d'appréhender la mort et le vécu du deuil chez les familles migrantes non seulement sur le plan de l'expérience, mais aussi en considérant leur participation à toute une variété de réseaux. Les pratiques et les savoirs culturels transmis et transformés au sein de ces réseaux constituent une voie royale pertinente pour mieux comprendre la mort et le deuil dans leur cadre culturel, notamment dans le domaine des services sociaux et de la santé.

### CONCLUSION

Aborder la mort avec les jeunes enfants, quelle que soit leur culture, n'est pas chose simple. La mort et le deuil exprimés dans la vérité, le dialogue, les émotions, les aideront à partager avec les adultes leurs doutes, leurs questions et leurs angoisses. La mort fait partie de la vie et il est possible d'en parler. Cette expression se fera bien sûr en fonction de l'âge, de la religion et de la culture de la famille dans lesquelles les enfants évoluent. Peut-être que, par l'effet conjugué de la migration et des échanges culturels plus faciles, les réponses sur un sujet aussi essentiel que la mort sont aujourd'hui beaucoup plus métissées. ■

*Déclaration de liens d'intérêts*  
Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.